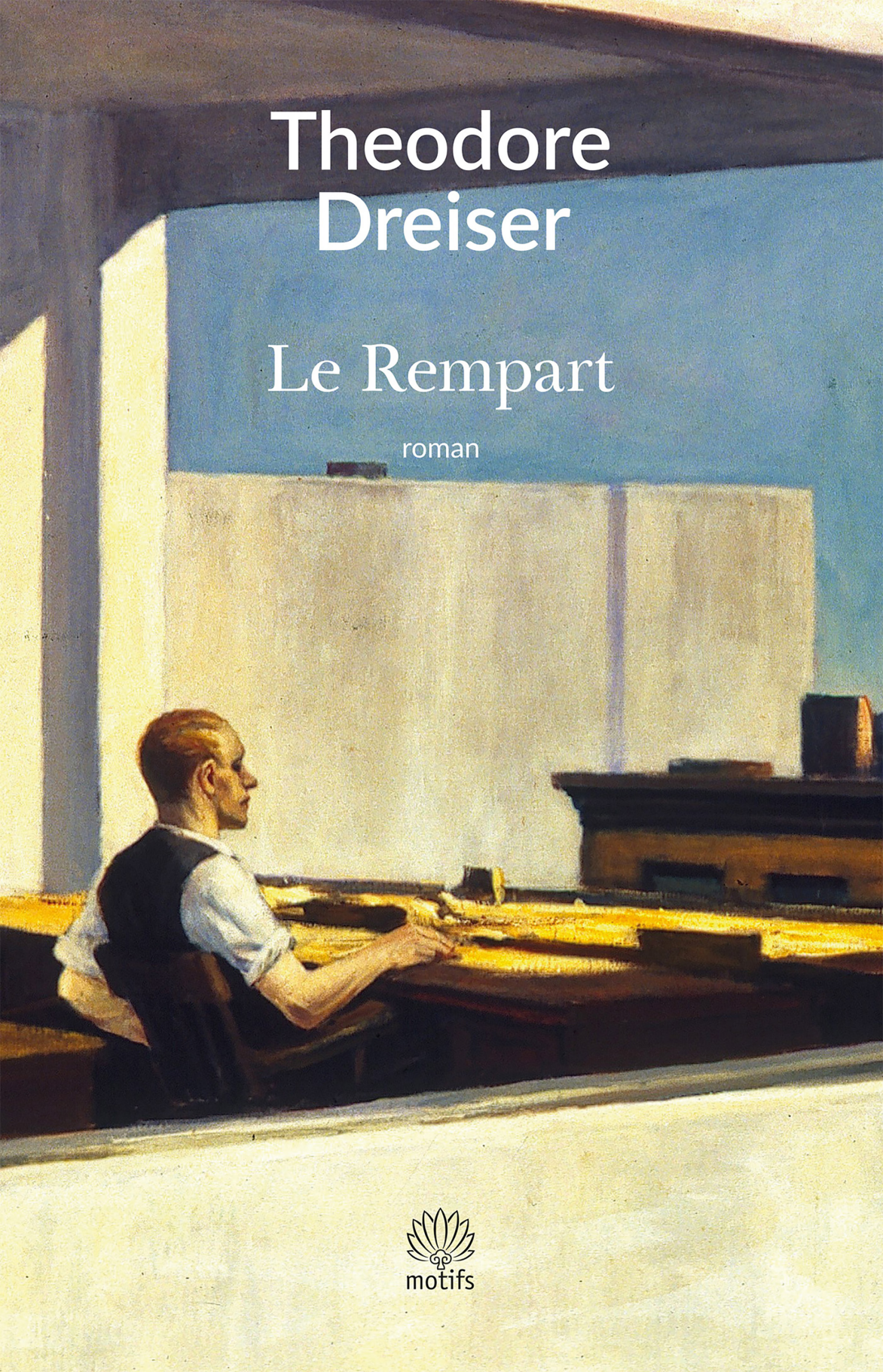




Theodore Dreiser

Le Rempart

roman



Le Rempart

Tous droits réservés
pour la France et les pays francophones.

© 2016, Groupe Elidia
Éditions Motifs
28, rue Comte Félix Gastaldi - BP 521 - 98015 Monaco

www.editionsmotifs.fr

ISBN : 979-1-095-07119-8
ISBN pdf : 9791095071228

Theodore Dreiser

LE REMPART

Traduit de l'anglais par Paul Roche



INTRODUCTION

*Le temps est venu du chant des oiseaux,
et la tourterelle fait entendre sa voix dans notre pays.*

« En présence de notre Seigneur et de cette assemblée, moi Solon Barnes, je déclare prendre pour femme Benecia Wallin, et je m'engage, avec l'assistance de Dieu, d'être envers elle un aimant et fidèle époux jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

« En présence de notre Seigneur et de cette assemblée, moi Benecia Wallin, je déclare prendre pour mari Solon Barnes, et je m'engage, avec l'assistance de Dieu, d'être envers lui une aimante et fidèle épouse jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

Ces paroles solennelles, prononcées dans un profond silence au sein de la salle de culte des Amis, à Dukla, Pennsylvanie, à mi-semaine, un matin ensoleillé de juin, vers la fin du XIX^e siècle, furent entendues par non moins d'une centaine de personnes – parents et amis des deux parties contractantes.

Cependant, comme l'aurait pu constater d'un simple coup d'œil quiconque versé dans l'histoire et les traditions du quakerisme, le temps n'était plus où les coutumes et les croyances assujettissant et guidant les membres de cette secte d'une haute spiritualité étaient encore suffisamment fortes pour imposer non seulement le port du traditionnel costume quaker, mais aussi une dignité dans le maintien, conforme au respect de la Lumière intérieure, sans cesse présente dans la chair et à l'esprit de chacun.

Cette lumière représentait, vraisemblablement, pour chaque membre la conscience innée de l'Esprit créateur divin, la véritable union de Dieu avec les humains, Ses enfants.

Quoiqu'une petite minorité des hommes et des femmes présents fussent vêtus, avec quelques modifications, suivant ces us et coutumes ancestraux, beaucoup d'autres présentaient un aspect plus moderne, bien qu'ils fussent loin d'avoir adopté l'habillement à la mode.

Les hommes âgés étaient imberbes, et la plupart d'entre eux s'en tenaient au simple vêtement de leurs pères : le col et la veste sans revers, une veste unie, sans poche devant ni derrière, le chapeau noir à larges bords. Les femmes de la vieille génération portaient le simple et traditionnel bonnet quaker, une capeline ou un châle noir discret sur une longue jupe grise étoffée, descendant jusqu'à la cheville, et un corsage gris à collerette blanche. En outre, des souliers larges et plats et, sous le menton, de tout petits rubans gris, comme des cordelettes, pour fixer leur bonnet. S'il n'y avait pas d'élégance, comme on l'entend aujourd'hui, il n'y avait point non plus de tenues qui, visant à l'élégance, fussent laides ou négligées.

Par ailleurs, beaucoup de jeunes gens des deux sexes avaient poussé les concessions au vaste esprit d'évolution et de modernisation qui s'était emparé du quakerisme jusqu'à rejeter presque entièrement ces marques extérieures d'une grâce intime et spirituelle.

Sans se soucier qu'un monde très matériel pût ignorer cette réalité, Dieu – dont ils étaient conscients par la Lumière intérieure – demeurait une aide et un guide toujours présents. « Même s'il me fait périr, je Lui garderai ma confiance. » En même temps s'était développée dans l'esprit de quelques-uns une certaine ardeur économe à acquérir le bien-être matériel et le rang social ; un caractère nettement pratique qui se manifestait parallèlement à l'idéal très puissant qu'ils avaient tenté – ou du moins leurs prédécesseurs – d'atteindre. Entre autres effets, cela avait déjà porté la plupart d'entre eux à la conclusion que le costume conventionnel de leurs Anciens était un obstacle et qu'il n'était pas tout à fait conforme à l'esprit du rude fondateur de la foi quaker, George Fox. Car il n'avait pas parlé d'un uniforme ; au contraire, il avait uniquement recommandé la simplicité du vêtement.

Par là même, ce caractère pratique avait eu pour principale conséquence d'affaiblir la Société, de l'éloigner de cet idéalisme et de cette

recherche de la perfection dans un monde point trop parfait, qui, à ses débuts, avait tant impressionné les gouvernements et les peuples. Dans le meilleur des cas, la vie n'est qu'un équilibre grossier et imparfait entre beaucoup de choses, et les quakers avaient tenté avec tant d'ardeur et si magnifiquement de réaliser un parfait équilibre, sans défaut, sans erreur et sans rien qui fût laissé dans l'ombre. George Fox avait écrit :

« Maintenant le Seigneur m'a révélé par son pouvoir invisible que chaque homme était illuminé par la divine lumière du Christ, et je l'ai vue briller à travers tous. Et ceux qui croyaient qu'elle se dégageait de la condamnation et qu'elle apportait la lumière de la vie, ceux-ci devenaient Ses enfants ; mais ceux qui la haïssaient et ne croyaient pas en elle, ceux-là étaient condamnés par elle, quoi qu'ils fissent profession du Christ. »

Cependant, l'idéal qu'il avait conçu s'était heurté au matérialisme commun et routinier du monde, avec ses convoitises et ses déchéances, ses charges et ses inégalités. En fait, l'étroitesse d'esprit et de cœur l'avait combattu vainement dès le début, tandis que les penseurs et les poètes du quakerisme s'en saisissaient avec compréhension. Au temps de George Fox, ce fut comme en Italie lorsque saint François prêchait. Beaucoup s'efforçaient d'atteindre un grand idéal. Puis vint la tentation. Dans l'agitation de la vie, sous le fardeau des soucis, nombreux furent ceux qui s'engagèrent dans des chemins plus faciles. À leurs yeux, la méthode et les apparences comptaient pour beaucoup, l'esprit pour peu.

Ainsi, dans cette simple salle de culte, avec sa façade brune, ses murs blanchis à la chaux et le soleil de juin qui faisait briller l'herbe au-dehors, on pouvait sentir l'héritage d'un grand idéal. Un homme quelconque avait loisir de s'asseoir ici, suivant la hiérarchie de l'église ; puis de se lever et de faire des observations émouvantes sur cette « lumière qui mène à la perfection ». Il pouvait néanmoins continuer à suivre les voies communes de la vie et, ce faisant, qu'il fût armateur, boutiquier, fonctionnaire de banque ou travailleur dans n'importe quel domaine, ne retenir qu'une part infime, juste pour la forme, de tout ce en quoi Fox avait cru et qu'il avait rêvé.

Dans le monde, il était à peu près semblable à n'importe qui. Les traditionnels *thee* et *thy*¹ n'étaient employés qu'au sein de la famille, à l'intérieur de la salle de culte ou en parlant entre soi. « L'honneur du chapeau » (le refus de retirer son chapeau devant quiconque et n'importe quel pouvoir de ce monde), usage très décrié et d'un autre temps, contre lequel tant d'Amis avaient protesté, avait été depuis longtemps aboli.

Quant à la danse, au chant, à la musique, au théâtre, aux travestis, aux livres et aux images d'un caractère distrayant ou léger, ainsi qu'à toute accumulation excessive de biens matériels, chacun s'y opposait en principe. Toutefois, même en ce qui concernait ces choses, il y avait des exceptions. De nombreux quakers qui avaient réussi depuis longtemps dans des entreprises commerciales possédaient chez eux des livres, des gravures, des objets d'art, certains même de la musique. Et pourtant, malgré ces biens, ceux-ci également se conformaient encore – en pensée du moins – à une sorte d'austérité dans la conduite et de modération dans le luxe.

Ainsi, dans cette assemblée – parmi la parenté relativement riche et bien placée de la mariée, d'une part, et les parents et amis plus modestes du marié, de l'autre – on aurait pu observer nombre d'exemples de nuances diverses dans la croyance et la pratique à l'égard de la doctrine et des traditions quakers, dans lesquelles Solon Barnes avait été élevé.

1. Les quakers sont les derniers à employer encore le tutoiement qui commença à tomber en désuétude dans la langue anglaise vers le milieu du xvi^e siècle.

PREMIÈRE PARTIE

I

Rufus et Hannah Barnes, les parents de Solon Barnes, n'avaient jamais été riches, loin de là. Rufus Barnes, quelques années avant et après la naissance de Solon, était à la fois petit fermier et négociant près de Segookit, dans le Maine. Sa ferme, située à l'extrême limite de Segookit, qui donnait un bon rendement de foin et d'avoine sans compter les légumes et les fruits, lui avait permis à la longue de reprendre un commerce, quelque peu négligé par son prédécesseur, de fourrage, de graines et d'alimentation près du centre de la ville. Jouissant de l'estime de ses coreligionnaires de la région, et bien vu des autres habitants, tant au point de vue personnel que religieux, il avait mené ses affaires suffisamment bien pour se permettre d'envoyer Solon, son premier-né et fils unique, ainsi que Cynthia, sa fille, à la petite école des Amis de ce district, qu'ils fréquentèrent respectivement jusqu'à leurs dixième et huitième année. À ce moment se posa pour tous deux le problème d'une éducation secondaire.

Mais à cette époque environ mourut l'oncle de Solon, Anthony Kimber. Après son mariage avec la sœur d'Hannah Barnes, il avait quitté Segookit avec sa femme et ses deux filles pour la région de Trenton, dans le New Jersey, où il s'était engagé dans des affaires de poterie. Maintenant, Phoebe Kimber faisait appel au père de Solon, Rufus, pour qu'il se rendît à Trenton et la conseillât au sujet des intérêts que son mari avait acquis dans la poterie de Trenton, sans parler d'une maison et de quelques hypothèques sur des fermes situées entre Trenton et Philadelphie, dans une région naissant à la prospérité.

La profonde affection qui avait toujours uni les deux sœurs, Mrs. Kimber et Mrs. Barnes, la joie et la paix qu'elles trouvaient dans la compagnie l'une de l'autre, tout autant que la sympathie qu'éprouvait Rufus lui-même pour Kimber et sa femme, l'avaient incité à entreprendre cette tâche, quoique cela lui causât un dérangement et des frais considérables, contraint qu'il était d'engager un ami de Segookit durant son absence pour s'occuper de ses affaires. Toutefois, le résultat s'était finalement avéré beaucoup plus agréable et fructueux qu'il ne l'avait prévu. Car la participation de son beau-frère dans la poterie de Trenton, grâce aux aptitudes spéciales qu'il avait eues pour ce travail, s'était soldée par un compte qui faisait de lui le troisième intéressé, et était alors évalué à quarante-cinq mille dollars. Il avait aussi bénéficié d'un salaire qui lui avait permis de placer des fonds dans plusieurs hypothèques sur des fermes situées entre Trenton et Philadelphie – lesquelles, vu l'accroissement de la population dans cette zone, promettaient une nette plus-value. La saisie de l'une d'elles, une propriété assez étendue, devait justement avoir lieu, et Kimber s'apprêtait à faire exécuter cet acte quand la mort le surprit. Rufus, sincèrement désireux d'agir au mieux des intérêts de sa belle-sœur et de ses enfants et connaissant le manque d'aptitudes de cette dernière pour tout ce qui touchait aux affaires, avait décidé dès lors de prendre leurs intérêts en main. Qu'elle fût affermée ou vendue, cette propriété, ajoutée aux autres placements, pouvait rapporter un revenu suffisant pour permettre à sa belle-sœur, ainsi qu'à ses deux enfants, de vivre dans la maison qu'ils avaient habitée jusque-là.

Ce service rendu devait avoir sur la vie et la fortune de Rufus, de même que sur celles de son fils et de sa fille, des répercussions tout aussi grandes, si ce n'est davantage, que sur la vie et les intérêts de Mrs. Kimber et de ses deux filles. Car Phoebe Kimber – quoique Rufus ne fût nullement l'égal de son défunt mari sur le plan commercial, mais étant donné les liens très étroits de sentiments, de sang et de religion qui l'unissaient à Hannah Barnes, de même que son respect personnel et religieux pour son beau-frère – désirait beaucoup renforcer ces liens familiaux plutôt que de les affaiblir.

Comme l'admettaient avec plaisir tous ceux qui le connaissaient, Rufus était honnête et bien intentionné envers tout le monde. Il avait acquis le peu qu'il possédait par un dur travail et d'honnêtes procédés. Et bien qu'il eût à s'occuper d'un petit commerce et d'une ferme,

Phoebe avait remarqué depuis longtemps, tant au cours des visites qu'ils se rendaient mutuellement que par leurs échanges réguliers de correspondance, que Rufus trouvait non seulement le temps d'accomplir ses devoirs religieux, mais encore qu'il cherchait, dans ses rapports avec ses voisins et coreligionnaires, à faire régner une bonne intelligence et à organiser un échange de services sociaux ; par ces procédés il s'était fait bien voir de tous ceux qui le connaissaient. À l'âge de quarante ans, il était déjà un Ancien aux assemblées des Amis de Segookit, et chaque *First-day*², il s'asseyait en compagnie des membres du comité exécutif et des Anciens de l'assemblée, hommes et femmes, à l'une des deux rangées de sièges surélevés qui faisaient face aux fidèles. Aussi, au foyer des Barnes, comme dans beaucoup d'autres foyers de cette région, la flamme de la foi brûlait toujours d'un vif éclat.

Les enfants, Solon et Cynthia Barnes, ne commençaient jamais un repas qui ne fût précédé d'une silencieuse action de grâces. En outre, aucune journée ne débutait sans une réunion de famille à laquelle Mrs. Barnes lisait un chapitre de la Bible, qui était suivi d'un lourd silence. Et ces silences, sans que ces enfants s'en rendissent réellement compte, furent des facteurs importants de leurs attitudes futures. Toutefois, Solon et sa sœur Cynthia étaient trop jeunes à cette époque pour réagir autrement que par l'étonnement. Toujours est-il que, dans son ensemble, le climat social et religieux de ce temps marqua Solon et Cynthia si durablement que jamais ni l'un ni l'autre ne douta jusqu'à la fin de ses jours de la vérité de la Présence créatrice divine en chacun – en vertu de laquelle toutes choses vivaient et se mouvaient et prenaient leur raison d'être. Cette Lumière intérieure directrice de conscience, cette Présence divine à qui chacun pouvait s'adresser dans les heures de doute, de détresse ou de perplexité, et trouver toujours en elle l'aide et le réconfort.

Phoebe Kimber voyait donc en Rufus Barnes un caractère de réelle valeur qui la conseillait au mieux de ses capacités dans le règlement et l'administration personnelle de ses biens. Il l'avait aussi assurée que, si elle se sentait incapable de s'occuper des nombreux détails, il serait heureux de lui apporter son conseil de temps en temps, et même

2. Terme quaker pour le dimanche.

de venir du Maine dans ce but, quelque difficulté qu'il éprouvât de quitter ses affaires là-bas.

À ce propos, Phoebe lui dit un jour :

— Rufus, ne songerais-tu pas à vendre ton commerce et ta ferme de Segookit et à t'installer ici ? Tu vois quelle est ma situation avec mes deux filles. Je me reposais sur Anthony, comme tu le sais, pour leur éducation et le côté pratique de la vie. J'ai pensé que si toi et Hannah vous viviez à Trenton au lieu d'être à Segookit, vous pourriez tant m'aider dans toutes ces choses. Et il est possible que je pourrais t'aider également. D'ailleurs, comme tu peux t'en rendre compte, rien ne manque ici pour nous permettre à tous de vivre ; particulièrement si tu étais là pour t'occuper de nous. Je sais que tu as ta ferme et ton commerce à Segookit, mais ici, il y a cette maison, et aussi cette autre plus grande dans la propriété près de Dukla, qu'Anthony avait pensé judicieux de faire saisir. Maintenant, si tu voulais venir et prendre pour toi et pour Hannah cette grande maison avec le domaine — je veux dire, si toi et Hannah ne préféreriez pas venir ici vivre avec nous —, j'ai pensé que la chose serait peut-être avantageuse pour toi et pour Hannah, de même que pour les enfants pendant leurs jeunes années, et particulièrement pour Solon, comme elle le serait pour moi. Tu vois combien Trenton est prospère. Et les écoles près d'ici et à Philadelphie, sinon les réunions des Amis, offrent des avantages dont Hannah a toujours été privée à Segookit. Par ailleurs, maintenant qu'Anthony n'est plus, j'ai le sentiment que je ne désirerai jamais me remarier. Et, de ce fait, il ne serait sans doute pas trop difficile ni trop désavantageux pour toi de t'occuper de nous tous. À ce sujet, d'ailleurs, je prendrais toutes les dispositions que tu jugerais utiles ou nécessaires pour toi, Hannah et les enfants, car tu sais combien vous m'êtes tous chers.

Elle se tut, tandis que Rufus la contemplait silencieusement. En regardant Mrs. Kimber, femme encore assez jeune et plaisante, les aspects variés de cette proposition le rendaient quelque peu perplexe. Car la chose impliquerait des obligations aussi bien que des avantages. Sur un point déjà, et quoique Phoebe et Hannah fussent très attachées l'une à l'autre, s'il était question de réunir les deux familles sous le même toit, il avait quelque doute quant au résultat et se demandait comment Hannah, sans parler de Phoebe, envisagerait le problème au bout d'un certain temps. Car il s'agissait d'assurer la paix et la

bonne entente entre deux paires d'enfants qui, vivant constamment ensemble, auraient l'occasion de se disputer. Et laquelle des deux mères devrait décider? Et en faveur de qui? Non, cela n'irait pas. Aussi se mit-il en devoir d'expliquer très prudemment qu'il serait en tout cas désirable qu'il retournât à Segookit pour en parler à Hannah.

Quant à prendre la maison et la propriété agricole de vingt-quatre hectares, près de Dukla, qu'il avait déjà vue, et de restaurer sérieusement cette grande habitation carrée en bois, à deux étages, c'était un autre problème. Entourée de hauts cèdres aux couleurs sombres, et surmontée d'un toit florentin, autrefois élégant, qui débordait largement, cette maison avait été habitée jadis par une famille assez distinguée d'avant la guerre civile, portant le nom de Thornbrough. Il était évident qu'ils avaient été fortunés, comme en témoignaient des belles grilles de fer forgé entourant le devant de la maison. Il y avait aussi une grande allée semi-circulaire qui, passant par un large portail placé sur la gauche en faisant face à la maison, permettait aux voitures d'accéder à un grand porche, au centre duquel s'ouvrait une large porte en chêne vitrée sur les côtés et dont les quatre panneaux principaux présentaient des bouquets de fleurs joliment sculptés dans le bois. Toutes les boiseries de la maison, comme Rufus, agissant au nom de Mrs. Kimber, l'avait soigneusement noté, étaient dans un excellent état de conservation; mais là où elles étaient endommagées ou arrachées, il serait coûteux de les réparer. Il y avait un certain nombre d'appliques en verre et de lustres ornementés qui portaient autrefois des bougies mais qu'il faudrait remplacer par des installations électriques. Les poêles à bois des pièces principales devraient être aussi remplacés par un calorifère. Les habitants actuels, un fermier assez rustaud et apparemment travailleur, mais pas très intelligent, sa femme et leurs cinq enfants, avaient hérité cette propriété, comme Rufus l'avait appris, d'un père décédé. Mais ils désiraient maintenant s'en aller et prendre du travail en ville, n'ayant pas réussi, malgré leurs efforts conjugués, à tirer de la ferme un rendement leur permettant de vivre et de payer les impôts et les intérêts de l'hypothèque qui était tombée entre les mains d'Anthony Kimber.

